



CARYS DAVIES
WEST

**À LA RECHERCHE
DES MYSTÈRES DE L'OUEST...**

SEUIL

WEST

CARYS DAVIES

WEST

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)
PAR DAVID FAUQUEMBERG

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original: *West*
Éditeur original: Scribner
ISBN original: 978-1-5011-7934-1
© Carys Davies, 2018
Cette traduction est publiée en accord avec Anna Jarota Agency
et The Clegg Agency, Inc., USA
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-02-138145-0

© Éditions du Seuil, janvier 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

pour C, G, B & A

A ce qu'elle pouvait en voir, il avait deux fusils, une hachette, un couteau, sa couverture roulée, la grande cantine en fer-blanc, plusieurs sacoches et baluchons, dont l'un, supposa-t-elle, contenait sûrement les affaires de sa mère.

« Tu vas devoir aller loin ? »

– Ça dépend.

– De où ils sont ?

– Oui.

– Mais à combien d'ici ? Mille kilomètres ? Plus de mille kilomètres ?

– Plus de mille kilomètres, Bess. Je pense, oui. »

La fille de Bellman jouait avec un fil qui pendait de la couverture de son père, laquelle, ce matin encore, était déployée sur son lit. Elle leva les yeux. « Et ensuite, pareil dans l'autre sens.

– Pareil dans l'autre sens, oui. »

Elle resta silencieuse pendant quelques instants,

l'air tendu et appliqué, comme si elle s'efforçait de se représenter un voyage d'une telle ampleur. « C'est très long.

– Oui, très long.

– Mais ça vaudra la peine si tu les trouves.

– Je crois, oui, Bess. »

Il la vit contempler ses baluchons, ses sacoches et la grande cantine en fer-blanc, et se demanda si elle pensait aux affaires d'Elsie. Il n'avait pas voulu qu'elle le voie les emballer.

Elle dessinait un cercle dans le sol boueux, du bout de sa botte. « Tu vas partir combien de temps alors ? Un mois ? Plus d'un mois ? »

Bellman secoua la tête et lui prit la main. « Oh, Bess, oui, plus d'un mois. Au moins un an. Deux, peut-être. »

Bess hocha la tête. Ses yeux la piquaient. C'était beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avait imaginé, beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avait espéré.

« Dans deux ans, j'aurai douze ans.

– Douze ans, oui. » Il la souleva de terre, l'embrassa sur le front et lui fit ses adieux, et la seconde d'après il était assis sur son cheval, avec son manteau de laine marron et son haut chapeau noir, déjà il s'éloignait sur le sentier pierreux qui partait de la maison en direction de l'ouest.

« Regarde bien la silhouette de ton père qui s'en va, Bess, regarde-la tant que tu peux, lança sa tante Julie depuis le porche, d'une voix forte, comme une proclamation.

Regarde-la bien, Bess, cette personne, mon imbécile de frère John Cyrus Bellman, car jamais tes yeux ne se poseront sur un plus grand idiot que celui-là. À partir d'aujourd'hui, je le compte parmi les fous et les égarés. Ne t'attends pas à le revoir, et n'agite pas la main, ça ne ferait que l'encourager et lui donner à croire qu'il mérite ta bénédiction. Rentre dans la maison, ma fille, ferme la porte, et oublie-le.»

Bess resta plantée dehors pendant un long moment à regarder son père s'éloigner à cheval, ignorant les paroles de sa tante Julie.

À ses yeux, il n'avait pas du tout l'air d'un idiot.

À ses yeux, il avait l'air majestueux, déterminé et courageux. À ses yeux, il avait l'air intelligent et romantique, l'air d'un aventurier. Il avait l'air d'un homme investi d'une mission qui le différenciait du commun des mortels, et tant qu'il serait parti, elle garderait dans sa mémoire cette image de lui : droit sur son cheval, là-haut, avec ses sacoches et ses baluchons et ses armes – là-haut, dans son long manteau et son haut-de-forme, en route vers l'ouest.

Elle n'en doutait pas un instant : elle reverrait son père.

John Cyrus Bellman était un homme de trente-cinq ans aux cheveux roux, grand et large d'épaules, avec de grosses mains, de longs pieds et une épaisse barbe d'un brun tirant sur le roux. Il gagnait sa vie en élevant des mules.

Il avait reçu une certaine éducation.

Il savait écrire, même si son orthographe était déplorable. Il lisait lentement mais plutôt bien, et avait appris à Bess.

Il connaissait un peu les étoiles, ce qui pourrait lui être utile à un moment ou un autre, lorsqu'il s'agirait de se repérer dans le monde. Et au cas où ce savoir se révélerait trop maigre ou déficient, il avait récemment fait l'acquisition d'une boussole de petite taille mais, du moins l'espérait-il, fiable, qu'il avait montrée à Bess avant de partir – un instrument lisse, de la taille d'une prune, dans un boîtier d'ébène poli, qui, le moment venu, avait-il promis à sa fille, lui indiquerait, de son aiguille bleue tremblotante, la direction de la maison.

Une semaine plus tôt, il s'était rendu à cheval chez sa sœur Julie, et il était resté planté sur son plancher récuré à la brosse, se balançant d'un large pied sur l'autre, tandis qu'elle plumait une poule sur la table.

« Je m'en vais, Julie, avait-il annoncé d'une voix aussi assurée et claire que possible. J'apprécierais si tu pouvais t'occuper de Bess pendant un petit moment. »

Julie garda le silence tandis que Bellman plongeait la main sous son manteau, retirait de la poche de sa chemise la coupure de journal pliée, et la lisait à voix haute pour expliquer à sa sœur ce qu'il avait l'intention de faire.

Julie le dévisagea sans rien dire pendant quelques instants, puis elle retourna la poule sur le dos et se remit à la plumer. La seule réaction sensée, après ça, ne consistait-elle pas à faire comme si son colosse roux de frère n'avait rien dit ?

Bellman ajouta qu'il tâcherait d'être rentré dans un an.

« Un *an* ? »

La voix de Julie aiguë et étranglée – comme si elle avait avalé de travers et ne pouvait plus respirer.

Bellman baissa les yeux sur ses bottes. « Eh bien, peut-être un petit peu plus d'une année – mais pas plus de deux. Et Bess et toi, vous aurez la maison et les bêtes, et je vous laisserai l'horloge et la bague en or d'Elsie si jamais vous rencontrez je ne sais quelle difficulté et que vous avez besoin d'argent, et je suis sûr qu'Elmer viendra t'aider pour tous les travaux de force, si tu lui offres une

tasse de café et un repas chaud de temps en temps. » Bellman inspira longuement. « Oh, Julie, s'il te plaît. Il faut que tu m'aides. C'est très loin d'ici, et le voyage sera lent et difficile. »

Julie s'attaqua à une autre poule.

Un blizzard de plumes blanches et bronze s'éleva entre eux en un nuage tourbillonnant. Bellman éternua plusieurs fois sans que Julie dise « Dieu te bénisse, Cy ».

« S'il te plaît, Julie. Je t'en supplie.

– Non. »

Seul un dément pouvait se lancer dans une telle entreprise, avait-elle ajouté.

Il aurait mieux fait de consacrer son temps à quelque chose de plus sensé, comme aller à l'église ou se trouver une nouvelle épouse.

Bellman répondit que merci mais aucune de ces deux propositions ne l'intéressait.

La veille de son départ, Bellman était assis à la table en pin carrée de la petite maison qu'il avait bâtie de ses mains, à boire le café avec son voisin Elmer Jackson, qui l'aidait parfois à s'occuper des bêtes et de la ferme.

À dix heures du soir, Julie était arrivée avec sa bible, son parapluie et le petit sac de voyage noir qui l'avait accompagnée jadis, aux côtés de Bellman et de son épouse Elsie, dans leur grande traversée de l'Atlantique depuis l'Angleterre.

Bellman n'avait pas encore fini de préparer ses affaires, mais il était déjà habillé et prêt à partir dans son manteau de laine marron, sa sacoche de cuir en travers du torse, pendue à une sangle à boucle. Un haut-de-forme noir flambant neuf était posé sur la table, à portée de ses grosses mains jointes.

« Merci d'être venue, Julie, dit-il. Je te suis très reconnaissant. »

Julie renifla. «Je vois que tu as toujours l'intention de partir.

– Tout à fait, oui.

– Où est ta pauvre petite fille, celle qui sera bientôt orpheline ? »

Bess, répondit Bellman, dormait dans son lit, là-bas, dans le coin derrière le rideau.

Il demanda à Julie si elle voulait du café et Julie répondit que oui, une tasse, pourquoi pas.

«J'étais justement en train d'expliquer à Elmer quelle route je prévoyais de prendre.»

Julie répondit que la route qu'il allait suivre ne l'intéressait pas. Elle se demanda tout haut pourquoi les hommes pensaient toujours qu'il y avait un quelconque intérêt à parler des directions à suivre, et du meilleur chemin pour se rendre d'un point A à un point B. Elle posa son parapluie contre le mur, sa bible sur la table, et elle s'assit devant son café, sortant un bas de son sac de voyage pour le raccommoder.

Bellman se pencha un peu plus vers son voisin.

«Tu vois, Elmer, j'ai étudié les cartes. Il n'y en a pas beaucoup, mais une ou deux quand même. À la bibliothèque payante, là-bas, à Lewistown, ils en ont une ancienne, d'un certain Nicholas King, et une autre un peu moins ancienne, faite par un nommé David Thompson, de la British North West Company, mais toutes les deux sont pleines de blancs, d'espaces vides et de points

d'interrogation. Donc, à tout prendre, je crois que je ferais mieux de m'appuyer sur les journaux de bord de la vieille expédition du Président, celle qu'avaient entreprise les deux célèbres capitaines – leurs journaux sont remplis de croquis et de petites pistes en pointillés qui montrent le meilleur chemin à suivre pour franchir toutes les rivières qu'il y a dans l'Ouest, et aussi celui qui permet de traverser les Stony Mountains et d'atteindre l'océan Pacifique, dans l'éventualité où je devrais pousser jusque-là. »

Elmer Jackson laissa échapper un rot discret. Il releva de son café des yeux humides et injectés de sang. « Quelle expédition ? Quels célèbres capitaines ?

– Oh, Elmer, tu sais bien. Le capitaine Lewis et le capitaine Clark. Avec une troupe d'éclaireurs et de chasseurs. Ils ont traversé tout le pays jusqu'au Pacifique, et retour, à la demande de l'ancien Président. Tu ne te rappelles pas ? »

Elmer Jackson haussa les épaules et répondit que oui, peut-être, il n'était pas très sûr.

« En tout cas, Elmer, ils l'ont bel et bien fait. Onze mille kilomètres en deux ans et demi, aller et retour, et je crois que ma meilleure option consiste à suivre plus ou moins le chemin qu'ils ont emprunté, puis à faire des détours par endroits pour explorer les régions où ils ne sont pas allés, en espérant pouvoir trouver ce que je cherche.

– Des détours ? »

Julie manifesta son agacement d'un petit claquement de langue, et Jackson étouffa un autre rot. Bellman frotta ses grosses mains l'une contre l'autre. Son visage était rose d'enthousiasme et d'excitation. Il tendit le bras vers un grand bocal de légumes au vinaigre, posé sur l'étagère au-dessus du crâne de Jackson.

« Imagine, Elmer, que ce bocal est la maison où nous nous trouvons, ici, en Pennsylvanie. »

Il posa le bocal devant Jackson sur le coin le plus éloigné de la table, à sa droite. « Et là – si tu veux bien me prêter ta tasse de café un instant, Elmer –, c'est la ville de Saint-Louis. »

Il posa la tasse de Jackson légèrement à gauche du bocal.

« De l'endroit où nous nous trouvons... – il tapota le bocal du bout du doigt – ... jusqu'à Saint-Louis... – il effleura la tasse de café – ... il y a à peu près mille trois cents kilomètres. »

Elmer Jackson acquiesça.

« Et tout là-bas... – les yeux humides et rouges de Jackson suivirent les mains de Bellman tandis qu'elles faisaient glisser son haut-de-forme flambant neuf à l'autre bout de la table, sur sa gauche –... se trouvent les Stony Mountains, qu'on appelle aussi les Rocheuses.

Bref. Tout ce que j'ai à faire, c'est me rendre d'abord à Saint-Louis, où je traverserai le fleuve Mississippi, et de là... – il fit marcher ses doigts sur un long arc de cercle qui partait de la tasse de café et parcourait le vaste espace

vide au milieu de la table, en direction du chapeau – ... je remonterai le fleuve Missouri, comme l'ont fait les deux capitaines, vers les montagnes.»

Elmer Jackson fit remarquer que par comparaison avec les mille trois cents kilomètres qui séparaient le bocal de la tasse de café, ce voyage sur les rives du fleuve Missouri semblait particulièrement long.

« Oh oui, Elmer, très long. Très, très long. Dans les trois mille kilomètres, je dirais. Sauf qu'il sera plus long encore car, comme je te l'ai dit, je vais devoir faire des *détours*. Oui, je serai obligé. Il va falloir que je m'éloigne pas mal du chemin, de temps en temps, pour pouvoir jeter un œil aux grandes régions vierges que les deux capitaines n'ont pas explorées.»

Jackson, dont les quarante années d'existence avaient elles-mêmes été un lent voyage sinueux et parfois circulaire à travers toute une succession de moulins à blé, de fonderies, de brasseries, et même un court passage dans les rangs de l'armée, siffla longuement. Il dit à Bellman qu'il n'avait jamais vu en lui un tel aventurier. « Et après le chapeau ?

– Après le chapeau, Elmer, il reste une portion un peu longue jusqu'à l'océan Pacifique, mais j'espère vraiment que je n'aurai pas à pousser si loin. J'espère, au cas où je ne trouverais pas ce que je cherche aux abords du fleuve, qu'ils seront par là, avant les montagnes. – Ses grosses mains dessinèrent un cercle autour de la partie nue de la

table. – Quelque part dans cette vaste région inconnue de l'intérieur. »

Elmer Jackson se frotta le ventre, se resservit une tasse et déclara que rien au monde ne pourrait le convaincre, lui, de traîner ainsi son cul à l'autre foutu bout de la terre.

Julie pria Elmer Jackson de ne pas jurer.

Julie demanda : « Il ne t'est pas venu à l'esprit, Cy, qu'il y aura des sauvages ? »

Les sauvages qu'il croiserait sur son chemin, poursuivait-elle, l'attaqueraient à coup sûr lorsqu'ils verraient sa chevelure d'un roux éclatant et sa large et lourde silhouette d'étranger approcher dans la forêt.

Bellman dit qu'il espérait que non.

Bellman dit que là où il allait, d'après ce qu'il avait pu en lire, les Indiens étaient très contents de vous voir tant qu'on avait des réserves d'objets manufacturés utiles et une poignée de babioles à leur offrir, et qu'il en emportait toute une cargaison.

Jackson haussa un sourcil broussailleux et déclara qu'il avait rencontré autant d'Indiens ici, aux États-Unis, qu'un homme souhaitait en voir au cours de toute une vie, et que pour rien au monde, lui, il n'irait se frotter à tous ces visages bariolés et ces corps à moitié nus, ça non, il n'était pas pressé de le faire.

Bellman hocha la tête. Il se fendit de ce sourire aimable qu'il avait toujours, tapota le manche de son couteau et



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2019. N° 138142 (00000)
Imprimé en France